



Perspective

Actualité en histoire de l'art

1 | 2018

Actualité en histoire de l'art

Entretien avec Alain Corbin

par Georges Vigarello

Alain Corbin et Georges Vigarello



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspective/9187>

DOI : 10.4000/perspective.9187

ISSN : 2269-7721

Éditeur

Institut national d'histoire de l'art

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2018

Pagination : 71-86

ISBN : 978-2-917902-46-2

ISSN : 1777-7852

Référence électronique

Alain Corbin et Georges Vigarello, « Entretien avec Alain Corbin », *Perspective* [En ligne], 1 | 2018, mis en ligne le 31 décembre 2018, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/perspective/9187> ; DOI : 10.4000/perspective.9187

Entretien avec Alain Corbin

par Georges Vigarello

L'école des Annales a su rompre, dès les années 1920-1930, avec une histoire des événements, celle de la marche politique du monde, celle des nations, celle des faits rythmant les frontières et les structures des sociétés : l'histoire, autrement dit, des régimes étatiques, des batailles, des traités. Non que ces thèmes soient négligeables ou dérisoires. Non même qu'ils manquent de légitimité. Leur pertinence n'est autre qu'évidente. Elle est même majeure. Mais cette École a inventé, de surcroît, une histoire des comportements, des modes de vie, des cultures, des techniques, des savoirs. Elle s'est inspirée des sciences humaines récentes, découvrant la psychologie, la sociologie, l'anthropologie. Elle a tenté de cerner les individus autant que les collectivités. Elle a tenté de pénétrer le sens de l'existence, la transformation des visions du monde, le champ des croyances et des idées. Elle s'est interrogée sur l'enjeu des découvertes scientifiques, sur celui des options matérielles, sur celui des modes d'investissements religieux. Elle a, du coup, inventé ou reprécisé des mots, des notions, des expressions, correspondant à autant d'objets inédits, tous censés révéler de nouveaux territoires d'investigations pour les historiens : les « outils mentaux » caractérisant une époque, les « mentalités », les « sentiments », les « goûts »... Les curiosités se sont émiettées, les regards se sont aiguisés. Des ouvrages remarquables sont issus de telles approches : le livre de Marc Bloch, Les rois thaumaturges, étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale (1924), celui de Lucien Febvre, Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle (1942), celui de Philippe Ariès, L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime (1960), celui d'Emmanuel Le Roy Ladurie, Les paysans du Languedoc (1966). Bien d'autres encore, trop nombreux, traversent, tout autant, les sentiments, les catégories de pensée, les modes de vivre et d'exister. Il est possible de mesurer l'apport d'une telle perspective, en comparant deux approches : celle de la guerre de 1914 cantonnée aux déplacements des armées, à leurs tactiques, à leurs armements, à leur nombre d'unités, à leurs effets territoriaux, et celle de la guerre de 1914 sensible à la culture des tranchées, aux types de souffrances éprouvées, aux traumas « infligés », aux comportements individuels et collectifs adoptés. Non que ces deux approches soient contradictoires, la seconde, en revanche, se veut plus proche de la chair, plus empathique avec la vie. Cette même perspective s'est approfondie lorsque s'est affirmé, mais aussi affiné, le projet d'une « histoire culturelle » avec les années 1980, centrée sur deux notions notables : les représentations, les pratiques. Un exemple en montre la fécondité : comprendre les transformations de l'espace privé, c'est montrer comment se construit lentement la « représentation » d'un « lieu pour soi », comment s'imaginent des frontières, des distances, des séparations ; c'est montrer encore comment s'installent des « usages », comment se « forment » des pratiques, de l'indépendance de la chambre à coucher à celle de la lecture en « hors privé », de l'indépendance des lieux d'aisance à celle de l'entretien de soi dans la salle de bain. C'est l'histoire

de l'individu, avec ses relations, ses attentes, ses entours, qui est, au bout du compte, ici mobilisée. Représentations et pratiques, autant de repères pour cerner et comprendre toujours mieux le « concret » des comportements.

Une fois évoquées de telles démarches, leurs réussites, leurs ambitions, l'œuvre d'Alain Corbin prend tout son sens. L'originalité y est d'avoir objectivé un territoire demeuré latent dans l'ensemble des propositions précédentes, alors qu'il est décisif : la « sensibilité », dans son existence la plus physique et la plus culturelle à la fois, la restitution historique de ce qu'éprouvent nos « sens », de l'odorat à l'audition, du toucher à la vue, du goût aux perceptions « profondes ». Chaque livre restitue dès lors un univers, mieux, chaque livre illustre comment s'élaborent des manières de se lier au monde, d'en ressentir le contact, d'en être traversé, habité, avant que se révèlent d'autres modes d'occuper les lieux et d'en ressentir l'imprégnation. Constructions et déconstructions s'enchaînent. La profondeur supplémentaire est d'immerger la sensibilité dans ses valences les plus variées, du psychologique au symbolique, du social à l'économique, de l'individuel au collectif. Le travail sur l'odeur dans *Le miasme et la jonquille* (1982) est de rappeler combien les conflits sociaux du XIX^e siècle mobilisent un versant « viscéral », confrontant des perceptions physiques différentes, solidifiant mépris et rejets autour des effluves, focalisant l'imaginaire sur des émanations et des flux. Le travail sur la vue dans *Le territoire du vide, l'Occident et le désir du rivage, 1750-1840* (1988), montre comment s'invente, avec ce passé proche du contemporain, une manière pour l'individu de se penser autrement, de se confronter aux éléments, de leur donner une portée cosmique tout en jouissant plus intensément de leur présence. La plage déploie, à travers un spectacle autrement mesuré, une intériorité autrement éprouvée. Il peut s'agir d'aiguisement, il peut aussi s'agir de perte. Le travail sur l'herbe dans *La fraîcheur de l'herbe, histoire d'une gamme d'émotions de l'antiquité à nos jours* (2018) montre comment sont oubliés aujourd'hui les odeurs du foin coupé, le « bourdonnement du petit monde des prés », ou « l'érotisme du lit d'herbe ». D'où ces centrations inédites et toutes fabriquées sur les balcons fleuris et les façades végétalisées. Ce que le livre permet de mieux comprendre et d'interpréter.

Aucun doute, les sens peuvent aussi se combiner dans un tel projet : l'odeur mobilise un odorat provoquant des effets visuels et territoriaux, la plage mobilise une vue provoquant des effets musculaires, tactiles, coenesthésiques, l'herbe mobilise, davantage encore, plusieurs sens, l'odorat, la vue, l'audition, le toucher... L'entreprise se complexifie, révélant avec bonheur le fourmillement du sensible. Ce qui oblige à une inévitable confrontation avec l'esthétique. La plage est autant affrontement à l'eau que « tableau ». L'herbe est autant milieu que plaisir du regard. La sensibilité ici explorée ne se limite heureusement pas à la physiologie des nerfs, elle ouvre sur la complexité du monde, elle sait, avec un talent inégalé, en restituer le tragique autant que le sublime [Georges Vigarello].

Georges Vigarello. Pour commencer je dirais que tes textes constituent aujourd'hui un vaste ensemble, largement original, où tu parviens à te confronter, de manière assez magistrale, avec un luxe tout particulier d'exemples, de situations, de cas, de récits, à une diversité considérable de messages sensoriels, appartenant tous à l'histoire. Il faut dire davantage, ces messages tu les « historicises », tu en montres les changements, les ruptures, les continuités, tu les relies à un temps, une culture, un milieu. Ou, mieux, dans certains cas, tu rends historique ce qui semblait ne pas l'être et avoir existé de toute éternité. Le véritable travail pionnier est là, à mon sens : les sens deviennent historicisables dans ta perspective. Un mot encore, pour ceux qui s'intéressent à l'art, une partie de ton travail peut être sous-tendue par de la mise en scène illustrée, visualisée, soutenue même par une esthétique du regard.

Alain Corbin. D'abord je te remercie d'avoir réfléchi à cela. Je crois qu'il faudrait historiciser ce que tu rapportes, parce qu'aujourd'hui l'histoire de la réception des messages sensoriels a ses papes : David Howes¹ et Constance Classen². Ils ont créé une revue, *The Senses and Society* ; ils ont fait une histoire, par exemple, du sensoriel dans les villes d'Occident³. C'est donc à présent quelque chose qui est bien identifié, mais il est vrai que l'origine n'est pas très ancienne, elle date plus précisément de 1990, lorsque j'avais publié un article réclamant une histoire de l'anthropologie sensorielle⁴ ; cet article a été l'un de leurs points de départ. Cette anthropologie sensorielle que j'avais pratiquée déjà en 1982, en 1988 et dans l'article que j'évoque paru dans *Le Temps, le désir et l'horreur*⁵. J'ai aussi eu l'occasion de donner une conférence sur l'histoire du toucher à Blois⁶.



1. Edgar Degas, *Au salon*, 1879, monotype, Paris, Musée national Picasso, inv. RF35785.

D'où cette histoire vient-elle ? De Lucien Febvre, d'un Lucien Febvre très précoce. En 1954-1955, mon professeur d'histoire médiévale, à Caen, qui s'appelait Michel Boüard, était un fanatique de l'école des Annales. Il nous disait : « lisez Lucien Febvre ! » J'ai été par la suite envoyé en Algérie. Pendant vingt-sept mois de réflexion et de désœuvrement, l'idée m'est venue de faire une histoire des gestes. Lorsque je suis rentré en 1962 et que j'ai déclaré cette intention à Michelle Perrot, elle m'a assuré : « Si vous allez voir [Ernest, *NdlR*] Labrousse et que vous lui dites que vous voulez faire l'histoire des gestes vous êtes perdu, vous ne ferez jamais carrière. » Alors j'ai choisi le Limousin⁷. Après dix ans (et 1 600 pages), j'ai eu l'idée de travailler sur la prostitution et j'ai publié *Les Filles de noce* en 1978. C'est pour cette raison que j'ai participé à une exposition du musée d'Orsay, en 2015, intitulée *Splendeurs et misères*⁸. J'ai préfacé le petit catalogue des objets et j'ai donné une conférence ; je sais que les commissaires de l'exposition s'étaient initialement inspirés de mon livre⁹. Ne l'oublions pas, au XIX^e siècle, la prostitution était un très grand thème pictural (**fig. 1**).

Georges Vigarello. *C'est d'autant plus intéressant que dans un certain nombre de maisons, dont demeurent des traces aujourd'hui, les murs sont constellés de représentations qui suggèrent des activités érotiques.*

Alain Corbin. Bien sûr, mais ce n'était pas mon but. J'avais simplement remarqué qu'il y avait une lacune dans la *Bibliographie annuelle de l'histoire de France*. Le mot « prostitution » ne figurait pas à l'index de cet ouvrage. Je me suis aperçu, en lisant les archives concernant les prostituées, que l'olfaction était extrêmement pesante dans tous les discours concernant ces femmes, leur habitat, leur quartier, notamment la Cité. Dans les écrits de Parent-Duchâtelet comme dans ceux de tous les sociologues du temps qui luttèrent contre le choléra, l'odorat revenait sans cesse – évidemment, dans un contexte néo-hippocratique, celui des « miasmes », etc. J'avais déjà constitué un petit dossier lorsque j'ai rédigé assez vite ce texte sur l'odorat¹⁰ ; or, ce petit livre est celui qui eut le plus de retentissement dans l'ensemble du monde ; il a été plus présent en Allemagne qu'en France, par exemple.

Georges Vigarello. *Il a suggéré le roman de Süskind¹¹...*

J'ajouterais à ce sujet deux remarques. Je trouve que dans ta thèse, Archaïsme et modernité du Limousin¹², il y a déjà une présence assez forte du sensible. La façon dont sont décrits les logements des ruraux, la manière dont les animaux se mêlent aux humains, les fenêtres qui ne sont pas toujours ouvertes... Peut-être le constate-t-on a posteriori, quand on te lit en sachant ce que tu as écrit ensuite, mais cela mérite d'être souligné. Il y a déjà là un intérêt pour et une présence du sensible.

Alain Corbin. Lors de la préparation de ma thèse, le directeur m'avait initialement imposé de consulter les mercuriales¹³. Mais cela n'avait guère de sens puisque les individus que j'étudiais mangeaient des châtaignes, tuaient des lapins et faisaient des provisions ; les mercuriales n'avaient donc aucun intérêt. Je me suis replié sur l'anthropologie du corps. C'est-à-dire ce qui concernait la taille des individus, leur nourriture, leurs vêtements, leur comportement démographique – donc indirectement leur comportement sexuel –, la maladie, la mort.

Outre ceux de Lucien Febvre, il faut citer les travaux de Robert Mandrou, d'Alphonse Dupront, de spécialistes de géographie humaine, d'ethnologie ; sans oublier la démographie historique, alors impulsée par Jacques Dupâquier et Marcel Reinhard.

Georges Vigarello. *La deuxième remarque que je voulais faire est la suivante : bien sûr tu as raison en disant que l'intérêt pour les maisons de prostitution passe notamment par la sensibilité à l'odeur, au parfum plus ou moins travaillé, à une « atmosphère », mais il y a autre chose dans ce travail, qui renvoie à des textes à venir et, en particulier, à L'harmonie des plaisirs¹⁴. Tu soulignes en particulier que le bourgeois, dans ce milieu de la prostitution, expérimente un « plaisir » que la tradition lui interdit. Rien d'autre alors que le signe d'une sensibilité en voie d'aiguïsement, d'approfondissement, une quasi appropriation d'un hédonisme jusque-là refusé.*

Alain Corbin. Il y a un dimorphisme sexuel dans ces milieux, à l'époque.

Georges Vigarello. *C'est très important comme idée. Elle renvoie d'ailleurs à un autre texte révélateur d'un changement de culture, la thèse d'état d'Anne-Marie Sohn intitulée Chrysalides. Femmes dans la vie privée¹⁵, qui portait sur les conflits dans les couples plutôt populaires, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Elle s'inspire des conflits traités par les tribunaux judiciaires et des débats face aux magistrats. Elle montre que dans un certain nombre de ces conflits, le viol¹⁶ notamment, l'homme explique ses « transgressions » (quelquefois très graves d'ailleurs) par la nécessité de recourir à des plaisirs que le mariage ne lui offre pas. Double remarque dès lors : revendication, cynique je vous l'accorde, d'une sensibilité nouvelle, mais ignorance aussi, durable sans doute, du plaisir féminin.*

Alain Corbin. Je suis d'accord avec l'idée d'érotisation du couple conjugal à la fin du XIX^e siècle. C'est le moment d'expansion de la maison de rendez-vous, celle qui est représentée dans le film *Belle de jour*¹⁷ (fig. 2). Pour revenir à la question de l'odorat, celle-ci était tellement prégnante durant la première partie du XIX^e siècle que les archives du conseil d'hygiène de Paris en étaient remplies. La majorité des plaintes ne concernaient pas le bruit, contrairement à ce que l'on pourrait croire ; l'intolérance au bruit date plutôt des années 1860. Or, au XVII^e siècle déjà, il y avait beaucoup de bruit dans la ville ; que l'on songe aux « embarras » de Paris évoqués par Boileau¹⁸. Durant la première moitié du XIX^e siècle, c'était l'odorat qui dominait. On pourrait illustrer cela, indirectement,

par l'importance du chiffonnier ou par celle accordée au choix des fleurs : la jeune fille ne devait pas respirer les lys, selon Michelet, car cette senteur était un peu trop forte. C'est aussi à ce moment que la parfumerie commence à produire des eaux parfumées et non plus des parfums musqués. Il est difficile d'illustrer cela, si ce n'est par les flacons des parfumeurs¹⁹.

Georges Vigarello. *C'est aussi l'une des raisons pour lesquelles cet ouvrage est aussi fascinant : il s'agit d'évoquer des objets totalement évanescents. L'image ne peut les saisir, les mots peuvent à peine les définir, les allusions peuvent les approcher. On le voit dans l'interminable travail consistant à traquer les termes, les expressions, leurs nuances, leurs catégorisations. On le voit encore dans la manière dont les peintres, jouent, quant à eux, avec l'allusif, le suggestif, les poses physiques, le pli des draps, le chiffonnement des linges, la place des meubles, la présence de l'eau, comme le font Degas ou Toulouse Lautrec.*

Alain Corbin. Ce qui est sous-tendu ici, c'est la « distinction » selon Pierre Bourdieu²⁰. Le peuple « sent mauvais » et par conséquent ceux qui ne lui appartiennent pas cherchent à se « déodoriser ». De même, le peuple « hurle » dans ses enceintes et le bourgeois, quant à lui, cherche à parler *mezzo voce*. Dans *Germinal* de Zola, après le départ de la délégation syndicale, Mme Hennebeau, la propriétaire des mines, indique qu'il faut ouvrir la fenêtre²¹. C'est le geste des médecins qui, dès qu'ils entraient dans une maison pendant la pandémie de choléra, cassaient les vitres avec leur canne, afin d'aérer. Cela a été mis en évidence par Michel Foucault. À nouveau, on ne peut pas vraiment l'illustrer. Je me suis surtout intéressé à Parent-Duchâtelet²², le grand hygiéniste. Il a beaucoup étudié les égouts dans lesquels, selon lui, il aimait vivre. Il pensait qu'il fallait purifier la ville. Michel Foucault avait remarqué, dans cette perspective, le soin avec lequel on tenait à l'aération dans les hôpitaux, qu'il qualifiait de « machines à guérir²³ ».

Georges Vigarello. *Oui et après, avec Pasteur, cela s'arrête.*

Alain Corbin. Bien sûr. « Tout ce qui pue ne tue pas et tout ce qui tue ne pue pas », énonçait le professeur Paul Brouardel à la fin du siècle.

Ensuite, peut-être par goût – je suis originaire de la baie du Mont-Saint-Michel et mes parents m'amenaient à la plage dès la fin des années 1930, puis – surtout – à partir de 1945 – je me suis intéressé aux rivages. Mon père venait des Antilles ; il était l'un des seuls de la région à se baigner dans la mer. À l'époque, dans la petite commune dans laquelle nous habitions, à 40 km du Mont-Saint-Michel, beaucoup n'avaient jamais vu la mer. Il faut tenir compte de cela. La plage, les rivages... Cela m'a donc intéressé²⁴. Alors je me suis demandé : pourquoi pendant mille ans n'a-t-on pas voulu s'y rendre et pourquoi, brutalement, s'y est-on précipité ?

Georges Vigarello. *Ce qui est très parlant c'est le personnage de Robinson, totalement « révélateur » : il a tout pour se baigner et il ne se baigne pas.*

Alain Corbin. Il faut lire le docteur Richard Russel²⁵, un médecin, inspiré par la physico-théologie ou la théologie naturelle : Dieu est bon, or l'homme souffre. Dieu n'a pas pu rester insensible, par conséquent il a créé des lieux de guérison. Ce qu'il y a de



2. Affiche du film de Luis Buñuel, *Belle de jour*, 1967.



3. John Nixon, *Royal Dipping*, estampe satirique montrant le bain du roi George III, publiée à Londres, par William Holland, le 15 juillet 1789, Londres, The British Museum, 1868,0808.5877.

plus beau, de magnifique – mais de plus effrayant – dans le monde, c’est la mer ; par conséquent c’est là que se cache le remède voulu par Dieu. Russel a envoyé ses premiers clients à Brighton entre 1750 et 1755. En cinq ans, la route de Londres à Brighton s’est trouvée embouteillée. Un rush ! Le roi George III lui-même se baignait, avec tout un décorum, entouré de danseuses quand il était dans l’eau (fig. 3)... Sur ce point, l’Angleterre a soixante-dix ans d’avance sur la France. Je me suis aperçu qu’en ce qui concerne l’histoire sensorielle, il y avait aussi des différences entre les hommes et les femmes. L’idée que la femme puisse marcher pieds nus, devant tout le monde, dans

le sable, était tout à fait nouvelle. Cela relève de l’histoire du toucher. Le bain de mer, d’abord thérapeutique, est devenu peu à peu hédonique au XIX^e siècle. Qui le premier avait aimé se baigner dans la mer ? Peut-être un poète allemand, Friedrich Leopold von Stolberg :

Pour aller vers la joie de tes vagues et me plonger en toi, et me rafraîchis, me délecte, me renforce²⁶ !

Les aristocrates anglais se baignaient dans les rivières, le peuple méditerranéen se rafraîchissait dans les ports, mais personne ne se baignait dans la mer. Au XVIII^e siècle encore, le rivage était répulsif. Le rivage, en effet, semblait dangereux du fait des mauvaises odeurs dégagées par les marécages littoraux.

Georges Vigarello. *Tu montres aussi que c’est un lieu de débâcles, de naufrages, de drames. Plus largement, dans ce rapport à la mer, je trouve fondamental, en premier lieu, le recours à des textes d’origines différentes : cette histoire ne s’éclaire vraiment qu’avec un croisement de la médecine, la théologie, la littérature, la peinture, voire la philosophie. L’eau fait appel à cet ensemble de références, de l’hygiène toujours repensée à une esthétique toujours repensée. En deuxième lieu, l’insistance sur la vue, et dans ce cas, une idée nouvelle.*

Alain Corbin. Le pittoresque !

Georges Vigarello. *Et le sublime, la présence du sentiment de l’extrême, le jeu avec le cosmique, l’« écrasant », cette effraction de l’inquiétant, dans le beau. En troisième lieu, et c’est un objet de discussion entre nous : ce texte pointe le fait qu’un imaginaire du corps nouveau émerge à ce moment-là. Un modèle a basculé : l’intérêt pour les humeurs fait place à un intérêt pour les fibres, les nerfs, les lieux d’excitation, de stimulation. Autant de références nouvelles inaugurant, avec la deuxième moitié du XVIII^e siècle, une pratique inédite de la mer et de l’eau. Le bain dans l’océan, la fréquentation du froid, l’affrontement de la lame, restitueraient vigueurs et fermetés là même où menacent faiblesse et amollissement. L’enjeu ne tient plus aux humeurs,*

peu concernées par le thème inédit des « tensions », mais aux muscles et aux nerfs, directement concernés par l'attente d'« excitant ». L'originalité de ce texte est donc triple.

Alain Corbin. Oui, nombre de textes médicaux anglais et français du début du XIX^e siècle développent l'idée qu'il faut que l'eau soit froide pour provoquer un saisissement, qu'il convient de sortir du bain au « deuxième frisson », puis de faire une promenade dans les dunes l'après-midi. Le but était avant tout thérapeutique. Le souci hédoniste en France n'apparaît qu'à la fin du XIX^e siècle. Dans *À la recherche du temps perdu* (1906-1922), le narrateur se rend initialement au bord de la mer parce qu'il est souffrant.

Au XVIII^e siècle et encore au début du XIX^e, les femmes se tenaient sur des plages qui leurs étaient réservées ; il en allait de même des hommes. Ceux-ci nageaient avec vigueur ; les femmes se rendaient dans l'eau en voiture. En France, elles disposaient d'un guide qui devait jurer de ne pas abuser d'elles. Elles quittaient leur cabine dans une voiture tirée par un cheval ; celui-ci les conduisait dans l'eau, jusqu'à 2 mètres de profondeur. Le guide baigneur les prenait alors dans ses bras et leur faisait affronter les lames. Le « bain à la lame » était indiqué pour soigner les morsures de la rage et, surtout, les « maladies de femmes ». Je soupçonne toutefois que du côté de Manchester, par exemple, bien des gens du peuple se baignaient sans respecter ce rituel.

Georges Vigarello. *Ce qui montre à quel point un bain spécifiquement hygiénique et quelquefois « douloureux » a précédé notre « bain plaisir » d'aujourd'hui, lequel nous semble, à tort, totalement « naturel ».*

Alain Corbin. En Angleterre, le bain de mer apparaît dans les années 1750. Cela constituait une révolution dans le domaine de la sensibilité à l'eau et au sable. On n'avait pas, jusqu'alors, l'habitude de marcher pieds nus dans le vent. Les femmes portaient des tuniques ; sur la plage elles se trouvaient moins protégées du soleil que d'habitude. En effet, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, on se protégeait du soleil, on le note encore dans les tableaux d'Eugène Boudin. Reste que la plage est bien une création du milieu du XVIII^e siècle, en Angleterre. Au moment du blocus continental (1806-1814), une série d'artistes anglais, tel John Robert Cozens, ne pouvant faire le grand tour en passant par la France et l'Italie, ont donc exploré les rivages des îles britanniques. C'est le moment de l'invention du pittoresque²⁷. Dans cette perspective, les rivages ont pris une importance nouvelle, ceux des rivières aussi, comme en témoignent déjà les *Observations on the River Wye, and Several Parts of South Wales...* de William Gilpin (1782 ; fig. 4a-b).

Par la suite, je suis revenu, en ce qui me concerne, vers ce qui m'émeut le plus : les cloches²⁸ (fig. 5). En 1958, j'avais vécu un épisode semblant dater du XIX^e siècle. Comme l'a dit Bruno Frappat, « Corbin a vécu trois siècles », mon enfance dans le bocage du sud Cotentin appartient en effet au XIX^e siècle. J'y ai vécu un drame de cloches. Le bas du bourg avait été détruit par les allemands en 1944 et l'on avait remplacé les cloches, qui



4a. William Gilpin, *Observations on the River Wye, and Several Parts of South Wales...*, Londres, Printed for R. Blamire, sold by B. Law and R. Faulder, 1782.

4b. William Gilpin, *Paysage, falaises et arbres*, crayon, aquarelle et encre sur papier, Londres, Tate Britain.



5. Médéric Mieusement, Ensemble ouest de l'église Notre-Dame de Lonlay-l'Abbaye, juillet 1877, Charenton-le-Pont, médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine.

rythmaient le temps, par une sirène, posée sur notre maison en 1945. Elle a sonné pendant douze ans tous les midis. En 1958, le conseil municipal a décidé de s'en tenir à nouveau aux cloches de l'église et de supprimer la sirène, dont les paysans avaient pris l'habitude du son plus puissant. Des troubles ont suivi, des troubles typiques du XIX^e siècle : cailloux, caillasse, fourches. Le maire fut alors emporté par un infarctus. Le conseil municipal s'est adressé à un ancien député socialiste, enfant du pays, pour qu'il reprenne la mairie. Puis les médias s'en sont mêlés. L'archiprêtre de Domfront est venu faire un sermon pour calmer la population. J'avais gardé ce souvenir en mémoire. Plus tard j'ai compté, en parcourant quinze départements pour consulter les archives de la police des cultes, qu'au XIX^e siècle il y avait eu près de 10 000 « affaires de cloches » en France.

Chaque village avait alors son langage des cloches. C'est là que je suis allé le plus loin dans l'idée du sonore et de l'attachement aux cloches. Je suis repassé, un midi, à Lonlay-l'Abbaye, à l'âge de 60 ans, alors que l'angélus sonnait. J'ai reconnu le son de mes cloches d'enfance. Il existait une véritable culture du sonore dans les campagnes du XIX^e siècle. Lorsque la République a triomphé, le maire a obtenu le droit de sonner à la volée. Auparavant il devait se contenter de teinter. Des bagarres ont alors éclaté. Aux archives de Brest, j'ai découvert un télégramme du maire d'une petite commune, Plougastel-Saint-Germain, sans aucun document annexe. Le document, adressé au préfet du Finistère, ne comportait que cinq mots à partir desquels on pourrait écrire un véritable roman historique : « impossible de sonner[,] curé prend revolver²⁹ ».

Georges Vigarello. *Sans doute faut-il citer un ensemble de textes qui ont suivi et qui concernent aussi le sensible, comme L'harmonie des plaisirs. Celui-ci, en particulier, ouvre sur un champ nouveau : la sensibilité interne. On a souvent tendance à penser aux cinq sens. On les a évoqués. Mais il y en a un sixième, lié à l'intériorité.*

Alain Corbin. Ce qui m'a intéressé dans cette recherche c'était de comprendre les choses dans la perspective de médecins qui étaient de grands spécialistes du plaisir, à savoir des médecins de la médecine clinique de l'école de Paris. Les hommes venaient principalement les consulter pour soigner l'impuissance et, les femmes, pour l'anaphrodisie, c'est-à-dire le fait de ne pas ressentir de plaisir. Ces médecins étaient en effet favorables au plaisir conjugal.

Georges Vigarello. *On revient ici à ce que nous disions plus haut, il y a une accentuation historique de la sensibilité. Mais cette dynamique ne permet pas seulement de nuancer le sensible, d'en approfondir les intensités et les degrés, elle permet aussi d'ouvrir sur des sensibles jusque-là « impensés » ou non interrogés.*

Alain Corbin. Cela est vrai mais, je le répète, seulement dans le cadre du plaisir conjugal, ces médecins étant partisans de l'harmonie des plaisirs au sein du couple. C'est pour cette raison que j'ai choisi ce titre. Mais aussi bien dans la correspondance des patients que dans les écrits des médecins et dans les manuels du XIX^e siècle, on trouve des pages entières consacrées, par exemple, à la montée du désir chez la femme. Je ne connais pas de texte érotique qui soit aussi précis que ceux de ces médecins.

L'école clinique parisienne de la première moitié du XIX^e siècle a été étudiée par Foucault³⁰ : les praticiens de ce temps savent, écoutent, palpent, sentent, utilisent tous les sens au cours de leur examen... Le stéthoscope de René Laennec apparaît dans cette perspective.

Georges Vigarello. *Je t'interromps car je crois que nous pouvons situer ici l'apparition d'une légitimité donnée au plaisir et à l'érotique. Je voudrais évoquer un exemple révélant qu'à une époque précédente cette exigence n'existe pas. Je m'explique : Élie de Beaumont, l'avocat connu pour avoir défendu des affaires révélées par Voltaire, est gagné par une obésité irrépressible. Pour cette raison il envoie à Tissot des indications chiffrées (mesures du périmètre de l'abdomen avec une ficelle, la pesée étant encore rarissime), demande son aide médicale et avoue, par la même occasion, son « drame » personnel. Quel est-il ? Le fait de ne pouvoir avoir de relation intime avec son épouse et dès lors de ne pouvoir avoir d'enfant. Soyons clairs, l'insistance n'est pas mise ici sur le plaisir impossible, mais sur la descendance impossible. Élie de Beaumont ne parle ni de sa jouissance éventuelle, ni de celle de son épouse. Ces références n'appartiennent pas à son horizon explicite ; ni, d'ailleurs à celui de Tissot, qui donne, pour toute réponse, des solutions mécaniques sur les positions à adopter afin de « mieux » concevoir. À la fin du XVIII^e siècle, la question que tu poses n'existe donc pas encore.*

Depuis, tu t'es intéressé à l'herbe, et à l'arbre aussi, qui sont des objets éminemment visualisables. On le voit bien dans les images qui illustrent tes livres (fig. 6). En revanche, ce qui me frappe, et je reviens à ce que l'on disait précédemment, c'est la tentative, dans tes écrits, de faire exister des sensations qui sont oubliées³¹. Quand on lit tes évocations ou tes récits concernant l'arbre ou l'herbe, par exemple, surgit brusquement un univers de sensations aussi cohérentes qu'évanouies aujourd'hui – ce qui légitime pleinement l'entreprise historique : restituer des modes de sentir expliqués par un contexte, autant sans doute qu'ils expliquent celui-ci.

Alain Corbin. À propos de l'herbe, on constate un renversement complet. L'herbe des jardins publics, que l'on aménage aujourd'hui, n'a plus rien à voir avec ce qui existait précédemment. À l'origine, il s'agissait d'une herbe virgilienne, sans doute un peu fantasmagorique, que l'on venait admirer sans avoir la permission de la fouler... On oublie souvent qu'au XIX^e siècle les artistes, les poètes, les écrivains lisaient tous Pétrarque et connaissaient son obsession pour la nudité des pieds de Laure dans l'herbe verte ; ce que l'on retrouve chez les préraphaélites, chez John William Waterhouse par exemple (fig. 7) :

Lorsque les beaux pieds blancs dirigent à travers l'herbe fraîche leurs pas charmants et chastes, il semble qu'en posant à terre leurs tendres plantes, ils aient le pouvoir de faire épanouir et renaître les fleurs tout à l'entour³².

On retrouve déjà la fascination de l'herbe verte chez Ronsard et dans la peinture de la Renaissance. Puis, ce thème tend à s'effacer après la publication de *L'Astrée* (1607-1627). En effet, il ne correspond pas à ceux prisés par les écrivains du XVII^e siècle – Milton mis à part – plus éloignés que leurs prédécesseurs du sentiment de la nature. En revanche, la célébration de l'herbe monte avec l'ascension de l'âme sensible, comme cela est perceptible dans les œuvres de Jean Jacques Rousseau, et avec plus d'intensité encore, des romantiques ; Maurice de Guérin, Lamartine, Hugo notamment, traitent de tout ce qui concerne le brin d'herbe, le pré, les prairies, etc. Récemment, des poètes, tels Yves Bonnefoy, Philippe Jaccottet, Jacques Réda, sont en quelque sorte hallucinés par l'herbe ; sans oublier *La fabrique du pré* de Francis Ponge³³ (fig. 8) ! Qu'est-ce que cela dit du point de vue des sensations, des émotions, de la sensibilité ? À mon sens, cette



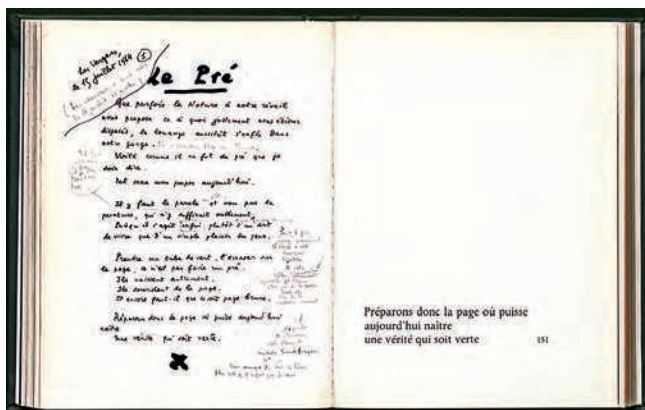
6. Albrecht Dürer, *La Grande Touffe d'herbe*, aquarelle, plume et encre brune sur papier, Vienne, Albertina, inv. 3075.

nostalgie dérive en partie de la souffrance suscitée par l'effacement de l'herbe dans notre société.

J'ai connu, dans mon enfance, un autre rapport au pré : derrière la maison et le jardin, coulait la rivière, au milieu des prés, toujours nommés par le nom de leur propriétaire et liés, visuellement, à la figure du fermier auquel ils appartenaient, ce qui a été démontré par Maurice Halbwachs. Ces prés sont d'ailleurs demeurés intacts. Un ami habite la maison dans laquelle je vivais ; il m'écrit des lettres en me disant, par exemple : « Aujourd'hui, je suis à la fenêtre à travers laquelle tu regardais enfant... » Ce monsieur, qui était fils de paysan et meilleur que moi en thème, lorsqu'il a pris sa retraite, se rendait en voiture à Flers de l'Orne faire du latin !



Georges Vigarello. Dans ta démarche, c'est le croisement de sources très variées qui est très original, redisons le : la littérature, la médecine, l'art, les règlements, le droit. Il faut insister au passage sur l'importance que peut revêtir dans ce cas la source littéraire (romans, lettres, récits), celle qui use de mots pour dire le « ressenti », celle qui renouvelle aussi les mots pour mieux suggérer le renouvellement du « ressenti » lui-même. Faut-il ajouter que, dans ce cas, les textes de correspondance, les échanges interpersonnels, ceux mêmes évoquant l'intime, deviennent une source d'autant plus précieuse qu'elle est au plus près de l'individu qui « ressent ».



Alain Corbin. On m'a parfois reproché d'utiliser la poésie comme source pour l'histoire des émotions. En ce qui concerne la littérature, je suis d'accord avec Jean-Marie Goulemot qui se méfie du naturalisme, lequel n'est jamais preuve d'une réalité³⁴. Le naturalisme de Zola répond bien sûr à un ensemble de tactiques d'illusion du vrai. C'est pourquoi, à tout prendre, la poésie est plus sûre. Quand un poète évoque une émotion, il y a de fortes chances pour qu'il l'ait éprouvée. Il en va ainsi des émotions suscitées par l'herbe.

Georges Vigarello. Je suis d'accord mais j'ajoute tout de même que la littérature, l'écriture, dans bien des cas, passe par une émotion éprouvée. Il y a au moins trois niveaux d'évocation possible dans le champ littéraire, dont Balzac constitue un bon exemple : un premier niveau est celui de la création d'un décor plus ou moins artificiel, un « cadre » de vie, lequel déjà suggère culture et sensibilité ; un deuxième niveau est celui de la restitution d'un « éprouvé », la manière dont Balzac, à travers ses personnages par exemple, parle d'un vêtement, d'un geste, d'une atmosphère, d'une « réactivité », correspondant, quasi malgré lui, à ce que lui-même a vécu, vit ou sent. Rien d'autre alors qu'un témoignage des plus précieux sur ce même « milieu », avec son cortège de sensations, celui, en l'occurrence, des années 1830-1840 ; un troisième

7. John William Waterhouse, *A Song of Springtime*, 1913, Mexico, The Pérez Simón collection.

8. Double page issue de Francis Ponge, *La fabrique du pré*, Genève / Paris, A. Skira / Weber, 1971, p. 150-151.

niveau est celui de l'histoire vue par le romancier, la Révolution française vue par Balzac quelques décennies plus tard. Impossible dans ce dernier cas d'exploiter une telle « vision » dans une histoire à vocation objective, tant peut être subjectif, anachronique ou « déplacé », ici, le « simple » regard de l'homme de lettres.

Alain Corbin. Dans cette perspective, *Une passion dans le désert* (1830³⁵-1837) est l'un des textes les plus intéressants de Balzac (**fig. 9**) ; d'autant qu'il se situe dans un cadre alors peu abordé par les écrivains. C'est l'histoire d'un militaire, perdu seul dans le désert après avoir été fait prisonnier, qui tombe amoureux d'une panthère. Un roman de bestialité, très étonnant chez Balzac. À ce propos, je tiens à souligner qu'Eugène Fromentin est prodigieux, pour ce qui est de traduire la force du désert, les émotions auditives et visuelles de cet espace. On pense à Fromentin peintre orientaliste mais Fromentin écrivain, auteur d'*Un été dans le Sahara* (1856), est admirable. Par ailleurs, n'oublions pas qu'il entend confronter son activité de peintre et celle d'écrivain :

Il est hors de doute que la plastique a ses lois, ses limites, ses conditions d'existence, ce qu'on appelle en un mot son domaine. J'apercevais d'ailleurs fortes raisons pour que la littérature réservât et préservât le sien. Une idée peut à la fois s'exprimer de deux manières, pourvu qu'elle se prête ou qu'on l'adapte à ces deux manières. Mais sa forme choisie, et j'entends sa forme littéraire, je ne voyais pas qu'elle exigeât ni mieux, ni plus que ne comporte le langage écrit. Il y a des formes pour l'esprit, comme il y a des formes pour les yeux ; la langue qui parle aux yeux n'est pas celle qui parle à l'esprit. Et le livre est là, pour nous répéter l'œuvre du peintre, mais pour exprimer ce qu'elle ne dit pas. [...] En un mot, sa pensée constante, je le répète, était que sa plume n'eût pas trop l'air d'un pinceau chargé d'huile et que sa palette n'éclaboussât pas trop souvent son écritoire³⁶.

9. Honoré de Balzac, *Une passion dans le désert*, dans *La Revue de Paris*, 24 décembre 1830, t. 21, p. 215.

Une Passion dans le désert.

— Ce spectacle est effrayant ! s'écria-t-elle en sortant de la ménagerie de M. Martin.

Elle venait de contempler ce hardi spéculateur travaillant avec sa hyène, pour parler en style d'affiche.

— Par quels moyens, dit-elle en continuant, peut-il avoir apprivoisé ses animaux au point d'être assez certain de leur affection pour...

— Ce fait, qui vous semble un problème, répondis-je en l'interrompant, est cependant une chose naturelle...

— Oh ! s'écria-t-elle, en laissant errer sur ses lèvres un sourire d'incredulité.

— Vous croyez donc les bêtes entièrement dépourvues de passions ? lui demandai-je.

Elle me regarda d'un air étouffé.

Georges Vigarello. De nombreux objets que tu as étudiés ne sont pas visualisables, d'autres ont été transposés, et existent sous forme d'images également. Lorsque l'on écrit une histoire des sens, n'est-on pas toujours en train d'effectuer cette opération de traduction, d'une « langue » à l'autre, d'un sens à l'autre, parallèlement à l'opération qui consiste à historiciser un phénomène sensible ?

Alain Corbin. Cette interrogation concerne les correspondances entre les sens telles que Baudelaire les évoque dans un poème célèbre³⁷. Constance Classen, à titre d'exemple, a montré, au fil de ses travaux, que les correspondances entre les données sensorielles, tout comme la hiérarchie établie entre les sens, varient selon les cultures.

Georges Vigarello. Il y a également un autre thème qui est extrêmement visualisable ce sont les « filles de rêve ». C'est quand même assez fondé, on le voit, sur l'iconographie. Je trouve particulièrement intéressante cette mise en scène de femmes qui n'existent plus.

Alain Corbin. Le projet qui m'a conduit à l'écriture des *Filles de rêve* est lié à l'histoire de l'éducation secondaire, notamment à celle du lycée. Georges Rodenbach, par exemple, rapporte que, le soir avec ses condisciples, enfermés en salle d'études,



10. Pierre-Jean David, *Le retour du duc d'Angoulême à Paris*, projet pour l'Arc de triomphe du Carrousel, vers 1826-1827, Paris, musée du Louvre, RF 3919, recto.

ils rêvaient ensemble à ces filles qui étaient personnages littéraires. Aujourd'hui cela est inimaginable. J'avoue, pour ma part, que l'un de mes premiers amours fût Velléda des *Martyrs* de Chateaubriand. Les filles de rêve, associées à la sauvegarde de la virginité, ont disparu avec la pilule. Il y a plus d'un siècle, vers 1870-1880 – la thèse de Fabienne Casta-Rosaz³⁸ le montre – est né le flirt ; lequel a pris fin à ma génération, avec la contraception. Je suis parti de là pour aller quêter la liste de ces filles de rêve de la littérature qui avaient fait succomber de nombreux garçons du XIX^e siècle. Elles font toutes l'objet d'une iconographie. Ce projet résultait aussi du désir d'équilibrer les filles de noce sur lesquelles j'avais travaillées auparavant.

Aujourd'hui je m'intéresse aux anachronismes et aux chrononymes³⁹ ; Dominique Kalifa travaille sur ce sujet. À titre d'exemple, il formule l'interrogation suivante : « le Second Empire a-t-il existé⁴⁰ ? » la réponse change beaucoup de choses. En effet, l'expression « Second Empire » est très tardive. L'« Empire » a été conçu par ses contemporains comme une restauration. Or, on ne parle de « la Restauration » que lorsque l'on évoque les Bourbons. Ajoutons que le « XIX^e siècle » est le premier siècle à être nommé par ses contemporains selon une perspective ordinale. On n'a jamais parlé du « XVIII^e siècle » ou du « XVII^e siècle » auparavant. Pour illustrer mon propos je proposerais une question : quelle a été la plus grande manifestation qui se soit déroulée à Paris au XIX^e siècle ? Réponse ordinaire :

Georges Vigarello. *L'enterrement de Victor Hugo.*

Alain Corbin. Je pense que cela est douteux et qu'il s'agit peut-être du triomphe du duc d'Angoulême. Plus personne ne connaît le duc d'Angoulême, plus personne ne sait qu'il a triomphé et pourtant ça devrait intéresser les historiens de l'art parce que l'arc de triomphe du Carrousel, avant d'être celui que l'on connaît, devait recevoir un décor

en l'honneur du duc d'Angoulême (**fig. 10**). Le musée du Louvre conserve toujours, je pense, les projets de bas-reliefs qui devaient y être apposés⁴¹. Ce pauvre duc a été vilipendé, accusé d'impuissance, complètement oublié. Dans les bas-reliefs, on voit les habitants de Madrid lui remettant les clefs de la ville : il avait triomphé de l'Espagne, ce que n'avait pas pu faire Napoléon I^{er}, et à son retour on organise un triomphe énorme dans la ville de Paris. Mais l'idée que cet événement puisse avoir été plus important que l'enterrement de Victor Hugo semble aujourd'hui intolérable aux historiens du politique. Il faudrait pouvoir vérifier le nombre de participants à ce triomphe.

Ce personnage oublié est en fait intéressant. J'avais failli faire sa biographie, d'abord parce que Bouvard et Pécuchet ont voulu le faire ; c'était l'idée de Flaubert :

– Veux-tu que nous essayions de composer une histoire ?

– Je ne demande pas mieux ! Mais laquelle ?

– Effectivement, laquelle ?

Bouvard s'était assis, Pécuchet marchait de long en large dans le musée.

Quand le pot à beurre frappa ses yeux, et s'arrêtant tout à coup :

– Si nous écrivions la vie du duc d'Angoulême ?

[...]

– Une chose me chiffonne, dit Bouvard, c'est qu'on ne mentionne pas ses affaires de cœur ?

Et ils notèrent en marge : « Chercher les amours du prince ! »

Au moment de partir, le bibliothécaire se ravisant, leur fit voir un autre portrait du duc d'Angoulême. Sur celui-là, il était en colonel de cuirassiers, de profil, l'œil encore plus petit, la bouche ouverte, avec des cheveux plats, voltigeant. Comment concilier les deux portraits ? Avait-il les cheveux plats, ou bien crépus, à moins qu'il ne poussât la coquetterie jusqu'à se faire friser ? Question grave, suivant Pécuchet, car la chevelure donne le tempérament, le tempérament l'individu.

Bouvard pensait qu'on ne sait rien d'un homme tant qu'on ignore ses passions ; et pour éclaircir ces deux points, ils se présentèrent au château de Faverges. Le comte n'y était pas, cela retardait leur ouvrage. Ils rentrèrent chez eux, vexés.

[...]

– Nous ne savons pas, dit Bouvard, ce qui se passe dans notre ménage, et nous prétendons découvrir quels étaient les cheveux et les amours du duc d'Angoulême !

Pécuchet ajouta :

– Combien de questions autrement considérables, et encore plus difficiles !

D'où ils conclurent que les faits extérieurs ne sont pas tout. Il faut les compléter par la psychologie. Sans l'imagination, l'histoire est défectueuse.

– Faisons venir quelques romans historiques⁴² !

1. David Howes est professeur d'anthropologie et codirecteur du Centre d'études sensorielles de l'Université Concordia, à Montréal. Il est également directeur du Centre d'études interdisciplinaires sur la société et la culture (CISSC) de Concordia et professeur à la faculté de droit de l'Université McGill.
2. Constance Classen est historienne de la culture spécialisée dans l'histoire des sens. Elle a notamment publié : *The Deepest Sense: A Cultural History of Touch*, Urbana/Chicago, University of Illinois Press, 2012 et, avec David Howes, *Ways of Sensing: Understanding the Senses in Society*, Londres/New York, Routledge, 2014. Elle a dirigé les six volumes sur l'histoire culturelle des sens (Bloomsbury, 2014). Elle est actuellement chercheuse invitée au Centre de recherche interdisciplinaire en musique, médias et technologie de l'Université McGill, où elle explore les liens entre les pratiques esthétiques historiques multi sensorielles et les développements actuels en matière d'art multimédia.
3. Howes, Classen, 2014, cité n. 2.
4. « Histoire et anthropologie sensorielle », dans *Anthropologie et sociétés*, n° 14-2, 1990, p. 13-24 [en ligne : <https://www.erudit.org/fr/revues/as/1990-v14-n2-as785/015125ar/> (consulté le 12 mai 2018)].
5. *Le Temps, le désir et l'horreur*, Paris, Flammarion (Champs-Histoire), 2014.
6. « L'histoire des sens », conférence d'Alain Corbin à la maison de la magie, le 11 octobre 2009 dans le cadre de la douzième édition des *Rendez-vous de l'histoire* à Blois [en ligne : <http://old.rdv-histoire.com/-Dimanche-11-octobre-.html> (consulté le 12 mai 2018)].
7. *Archaïsme et modernité en Limousin au XIX^e siècle : 1845-1880*, Paris, Éditions Marcel Rivière et Cie, 1975, 2 vol. (épuisé).
8. Nienke Bakker, Isolde Pludermacher, Marie Robert et al. (dir.), *Splendeurs et misères. Images de la prostitution, 1850-1910*, cat. exp. (Paris, musée d'Orsay, 2015-2016/Amsterdam, Van Gogh Museum, 2016), Paris, musée d'Orsay/Flammarion, 2015. À cette occasion s'est déroulée la rencontre intitulée « Le regard de l'historien : Alain Corbin », de Alain Corbin avec Emmanuel Laurentin, voir, en ligne : http://www.musee-orsay.fr/fr/evenements/conferences/presentation-generale/browse/3/article/alain-corbin-43665.html?cHash=a0a-0524d046tx_tnews%5BbackPid%5D=252 (consulté le 12 mai 2018).
9. *Les Filles de nocé : misère sexuelle et prostitution, 19^e et 20^e siècles*, Paris, Aubier Montaigne, 1978.
10. *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris, Aubier, 1982.
11. Patrick Süskind, *Le Parfum. Histoire d'un meurtrier* (Zurich, 1985), Bernard Lortholary (trad. fra.), Paris, Fayard, 1986.
12. Corbin, 1975, cité n. 7.
13. Tableau officiel portant les prix courants des denrées vendues sur les marchés ; par métonymie, les cours, les tarifs officiels de ces denrées, *NdlR*.
14. *L'harmonie des plaisirs : les manières de jouir du siècle des Lumières à l'avènement de la sexologie*, Paris, Perrin, 2007.
15. Anne-Marie Sohn a été professeure d'histoire contemporaine à l'université de Rouen puis à l'ENS de Lyon jusqu'en 2010. Parmi les pionnières de l'histoire des femmes et du genre en France, elle a travaillé sur le syndicalisme féminin, sur l'histoire de la vie privée, de la sexualité et de la jeunesse ainsi que sur les masculinités aux XIX^e et XX^e siècles. Sa thèse a été publiée sous le titre : *Chrysalides. Femmes dans la vie privée (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996.
16. Georges Vigarello, *Histoire du viol XVI^e-XX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1998.
17. Film français de Luis Buñuel, tiré du roman *Belle de jour* de Joseph Kessel (1928), sorti en 1967.
18. *Les Satires*, VI, « Les embarras de Paris », (1663) 1666.
19. Voir à ce sujet la thèse d'Eugénie Briot : *La Fabrique des parfums. Naissance d'une industrie de luxe*, Paris, Vendémiaire, 2015.
20. Pierre Bourdieu, *La Distinction, Critique sociale du jugement*, Paris, Les éditions de Minuit, 1979.
21. « Hippolyte, avant que nous passions au salon, ouvrez les fenêtres et donnez de l'air », Émile Zola, *Germinal*, Paris, 1885, IV.
22. Alexandre Jean-Baptiste Parent du Châtelet (Parent-Duchâtelet, 1790-1836) est connu essentiellement pour un ouvrage monumental paru de façon posthume en 1836, intitulé *De la Prostitution dans la ville de Paris, considérée sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration*. Republié récemment : *La prostitution à Paris au XIX^e siècle par Alexandre Parent-Duchâtelet*, Alain Corbin (éd., présentation), Paris, Éditions Points, 2008.
23. Michel Foucault, Blandine Barret Kriegel, Anne Thalamy et al., *Les machines à guérir : aux origines de l'hôpital moderne*, Paris, Institut de l'environnement, 1976.
24. Alain Corbin, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage, 1750-1840*, Paris, Aubier, 1988.
25. *De Tabæ Glandulari*, publié en 1750, fut traduit en anglais en 1752 : *Glandular Diseases, or a*

Dissertation on the Use of Sea Water in the Affections of the Glands, London, W. Owen.

26. Friedrich Leopold von Stolberg, « À la mer », 1776-1777.

27. Jean-Pierre Lethuillier, Odile Parsis-Barubé (dir.), *Le Pittoresque. Métamorphoses d'une quête dans l'Europe moderne et contemporaine*, actes du colloque (université Charles de Gaulle – Lille 3, institut de Recherches historiques du Septentrion / université Rennes 2, centre de Recherches historiques de l'Ouest, 2009), Paris, Classiques Garnier, 2012.

28. Alain Corbin, *Les Cloches de la terre, Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes*, Paris, Albin Michel, 1994.

29. Télégramme du 14 juillet 1888, archives départementales du Finistère, AD 1V46 ; cité dans Corbin, 1994, cité n. 28, p. 263.

30. Michel Foucault, *Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical*, Paris, Presses universitaires de France, 1963.

31. Voir notamment l'émission Radio libre d'Ali Baddou, enregistrée le 10 avril 2010 sur France Culture, au cours de laquelle Georges Vigarello et Alain Corbin sont invités à répondre à cette question : <https://www.franceculture.fr/emissions/radio-libre/georges-vigarello> (consulté le 12 mai 2018).

32. Francesco Pétrarque, Sonnet CXXXII, dans *Poésies complètes de Pétrarque, Sonnets et Canzones composés du vivant de Laure*, comte F.-L. de Gramont (trad. fra.), Paris, Charpentier, Éditeur, 1842, p. 120.

33. Francis Ponge, *La fabrique du pré*, Genève, A. Skira (Les sentiers de la création), 1971.

34. Voir notamment : Jean-Marie Goulemot, Daniel Oster, *Gens de lettres, écrivains et bohèmes : l'imaginaire littéraire, 1630-1900*, Paris, Minerve, 1992.

35. D'abord paru dans *La Revue de Paris*, le 24 décembre 1830, p. 215-228.

36. Eugène Fromentin, *Un été dans le Sahara*, Préface, datée « Paris, 1^{er} juin 1874 ».

37. Charles Baudelaire, « Correspondances », dans *Les Fleurs du mal*, Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1857, « Spleen et Idéal », IV, p. 19-20.

38. Fabienne Casta-Rosaz, *Histoire du flirt. Les jeux de l'innocence et de la perversité*, Paris, Grasset, 2000.

39. Alain Corbin, « Le risque, pour l'historien désireux de comprendre le passé, de savoir ce qui est advenu après la période qu'il étudie », dans *Sociétés & Représentations*, 2015/2, n° 40, p. 337-342 [en ligne, DOI : 10.3917/sr.040.0337 ; URL : <https://www.cairn.info/>

revue-societes-et-representations-2015-2-page-337.htm (consulté le 4 juin 2018)].

40. « Le Second Empire a-t-il existé ? », journée d'études dirigée par Dominique Kalifa, 23 juin 2016, université Paris 1 – Panthéon-Sorbonne. Dominique Kalifa, professeur à l'Université Paris 1 – Panthéon-Sorbonne (directeur du Centre d'histoire du XIX^e siècle) et membre de l'Institut universitaire de France, est spécialiste de l'histoire du crime et de ses représentations au XIX^e siècle et premier XX^e siècle, et de l'histoire de la culture de masse. Ses principaux articles ont été réunis dans *Crime et culture au XIX^e siècle*, Paris, Perrin (Pour l'histoire), 2005.

41. Voir aussi un élément du décor : Jean Jacques Pradier, *Le duc d'Angoulême congédiant les envoyés de Cadix (6 septembre 1823)*, bas-relief en marbre, après 1829, Paris, musée du Louvre, inv. CC 257.

42. Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, Paris, Alphonse Lemerre, 1881, chap. IV.